

Les deux femmes à la mode, dans le monde des honnêtes gens, sont aujourd'hui Mde. de Swetchine et Eugénie de Guérin. Elles ont même tout-à-fait détrôné Mde. de Longueville et les autres héroïnes, que M. Cousin avait ressuscitées et dont il s'était épris bel et bien, il y a de cela déjà quelques années. Mde. de Swetchine et Eugénie de Guérin ont même passé le détroit, et les revues anglaises ont publié, sur leurs lettres et leurs mémoires, plus d'un article consciencieux et d'une rigoureuse analyse comme elles savent en faire. Eugénie de Guérin a eu les honneurs de la traduction, que Mde. de Swetchine, croyons-nous, attend encore. Ce volume est le cinquième que publie M. de Falloux sur cette femme remarquable, l'amie et presque la mère spirituelle du Père Lacordaire.

DANTIER : Les Monastères Bénédictins d'Italie, par M. Alphonse Dantier. 2 vols. in-8. Didier.

« De tous les ordres monastiques, dit la *Revue des Deux-Mondes*, l'ordre de saint Benoît est un des plus anciens en occident, et c'est aussi le plus illustre, celui qui a rendu le plus de services à la science, aux lettres. Après avoir partagé les épreuves qu'ont subies tous les ordres religieux, il a reparu, de nos jours, avec ses richesses matérielles de moins, mais toujours avec la vocation studieuse. Il s'est rétabli en France, il n'a cessé de subsister en Italie, où il a sa grande maison du Mont-Cassin, la première des abbayes bénédictines. M. Dantier a entrepris d'écrire l'histoire de cet ordre en commençant par l'Italie, où il est allé recueillir les matériaux de son livre, où les impressions du voyageur se mêlent aux recherches de l'érudit, où l'on sent l'écrivain qui aime son sujet et qui l'a étudié avec conscience. »

HUGO : Les Travailleurs de la Mer, par Victor Hugo.

Le grand poète ne se lasse point de vérifier le diction classique, *facilis descensus Avernus*, et les *Travailleurs de la Mer* ne font malheureusement point exception au sort qu'ont eu ses derniers ouvrages. Victor Hugo a publié, en effet, depuis le coup-d'état, presque autant de livres qu'il en avait donnés avant cette époque, et des genres qu'il avait traités avant cette date fatale pour son génie autant que pour sa fortune, il n'y a, croyons-nous, que le théâtre qu'il n'ait point abordé de nouveau. Les *Châtiments*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles* et les *Chansons des Rues et des Bois*, ont été la gamme descendante de son talent poétique, et, quoique l'on trouve encore, dans les deux premiers livres, d'admirables pages, il n'en est pas un qu'un véritable ami de sa gloire voulût placer à côté de ses premiers recueils. En prose, *Napoléon le Petit*, les *Misérables*, *Shakespeare et les Travailleurs de la Mer*, présentent le même résultat. Les deux derniers livres manquent même du souffle et de la puissance que l'on ne saurait nier aux premiers. Le roman qui vient de paraître a dû un certain succès à une sorte de monstre marin que Michelet avait déjà décrit et qui, s'il n'est point fabuleux comme on l'a prétendu, est, Dieu merci, très-rare ! Le poulpe, qu'il appelle de son nom de légende maritime, la *pieuvre*, non-seulement a failli dévorer ce pauvre Gilliat, mais elle a avalé, du moins dans l'opinion publique, l'héroïne, tous les héros et le roman lui-même. « Orphée, Homère et Hésiode, dit M. Victor Hugo, n'ont pu faire que la Chimère ; Dieu a fait la pieuvre. » Mais voici qu'un des *scolastes* de la *Revue de l'Instruction Publique* de Paris revendique pour Homère l'honneur d'avoir découvert, sinon inventé, le poulpe-géant, qui n'est autre que Scylla, tel que ce monstre est décrit au douzième livre de l'*Odyssée*. Les deux descriptions, mises en regard, offrent, en effet, de curieux traits de ressemblance, et l'existence du monstre étant admise, Homère pourrait bien avoir été, en cela comme en tant d'autres choses, un observateur exact de la nature. Du reste, on trouve tout, dans les grands poètes : les découvertes anticipées de l'astronomie dans la poésie de Dante, l'invention du télégraphe électrique dans le fameux *Girdle round the world* de Shakespeare ; pourquoi pas la pieuvre dans Homère ? Pour tout cela, il ne faut qu'un peu de bonne volonté, et les critiques n'en manquent point..... surtout à l'égard des morts !

FAILLON : Histoire de la Colonie Française en Canada, tome 3e. Ville-Marie, Bibliothèque Paroissiale, 1866 ; xxiii-548 p. in-4, 6 cartes. (Paris, imprimerie Poupart-Davy.)

Ce troisième volume conduit le grand travail de M. Faillon jusqu'à l'année 1672 seulement. Outre les six cartes qui en font partie, il est accompagné de deux autres très-curieuses qui doivent être placées dans le premier volume. L'une est la *Figure de la Terre-Neuve, Grande Rivière de Canada et Côtes de l'Océan en la Nouvelle-France*, reproduite de Lescarbot ; l'autre est une carte du Saut St. Louis et d'une partie de l'île de Montréal, par Champlain. M. Faillon et la maison de St. Sulpice n'omettent rien de ce qui peut faire de cette publication un monument digne de la grande pensée qui a présidé à l'établissement de la colonie, pensée qui se résume dans ces mots si souvent répétés, si glorieux et si vrais : « *Gesta Dei per Francos.* »

Petite Revue Mensuelle.

Après que nous avons attendu, tout l'hiver, les Feniens et le choléra, le télégraphe, un bon matin du mois dernier, nous apprit que le dernier de ces fléaux avait pris pied à terre à Halifax et à New-York, tandis que le premier allait, au contraire, s'embarquer dans quelqu'un des ports du

Maine pour une destination incertaine, mais plus ou moins soupçonnée. Au même moment on annonçait, de Toronto, que M. Murphy, assez généralement connu comme le chef d'une organisation fœnienne dans cette ville, venait de partir avec quelques autres conjurés pour rejoindre, dans l'Etat du Maine, l'expédition projetée contre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse. Nos lecteurs savent déjà comment cette petite bande a été arrêtée à la gare du chemin de fer à Cornwall, et comment toutes les armes et les munitions qu'elle portait avec elle ont été saisies. Murphy et ses cinq complices sont à Cornwall sous interrogatoire, et, en supposant même qu'ils ne subissent jamais de condamnation, il est probable que ce qu'ils auront eu d'emprisonnement préventif suffira pour les prévenir contre les expéditions lointaines.

Ces deux mots, tombés par hasard sous notre plume, et qui ont joué un si grand rôle dans la politique française depuis quelques années, viennent de remporter une victoire signalée. C'est grâce, en effet, à ce croquemitaine héritier de « Pitt et Cobourg », de « l'ogre de Corse », du « parti-prêtre » et de tant d'autres cris populaires qui ont eu leurs jours de terreur, que Napoléon III s'est vu obligé de promettre et de créer le départ des troupes françaises du Mexique. Les journaux de nos voisins se réjouissent, les plus habiles modestement, la plupart très-insolamment, et seul, le *Courrier des Etats-Unis* garde un silence à peu près absolu sur cette détermination. Sa correspondance française ne se gêne point, cependant, de dire que cette concession faite au peu de patriotisme de l'opposition libérale en France, loin de servir à populariser l'Empereur, sera plutôt exploitée contre lui par ceux mêmes qui la lui ont imposée.

Il peut, du reste, se passer encore bien des événements avant que le dernier soldat français dise adieu à Maximilien, et, pour notre part, nous avons peine à croire que Napoléon III laisse s'évanouir une entreprise qu'il a proclamée lui-même la plus grande de son règne. On nous citera en vain l'évacuation prochaine de Rome, le sort qu'on a laissé subir à la confédération du sud, l'inaction de la France à l'égard de la Pologne et du Danemark, enfin, la paix de Villa-Franca, malgré la promesse faite de rendre l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique. Rien de tout cela n'approche de ce que serait, pour le prestige impérial, l'abandon de Maximilien. Ce n'est point Napoléon III qui a placé le Souverain-Pontife sur le trône pontifical, et si, au point de vue religieux et des anciennes traditions françaises, la convention du 15 septembre est doublement regrettable, il existe malheureusement d'autres traditions plus récentes qui ne l'expliquent que trop. En ce qui regarde la Pologne, il eût été difficile, imprudent même pour la France d'entreprendre une autre guerre de Crimée sans l'aide de l'Angleterre ; le Danemark, quoique la chose ne soit pas d'une justice absolue, a payé pour l'indifférence de Lord John Russell à l'endroit des Polonais ; le sud s'est révolté pour son compte, la France n'a jamais pris avec lui d'engagement ; enfin, la paix de Villa-Franca était bien assez glorieuse sans qu'on regardât de trop près à l'exécution d'une de ces phrases de proclamation dont on connaît au juste la valeur. Mais personne ne priait Louis Napoléon d'élever un trône à l'Île paisible de Miramar, qui lui-même ne s'en souciait guère. Une fois dans Mexico, où une question d'indemnité avait poussé les Français, se payer de leurs mains et s'en aller ont été la chose du monde la plus naturelle, sans enlever à son pays un archiduc autrichien pour en faire l'héritier de Montezuma et d'Iturbide. On savait au juste la distance qu'il y a de Paris à Mexico, et l'expédition n'est pas plus lointaine aujourd'hui qu'elle ne l'était alors. Dire à un ami : « Mon cher, asseyez-vous donc dans ce fauteuil, vous me rendez par là un très-grand service, » puis souffrir qu'on retire le siège de manière à infliger à son possesseur la plus ignoble des chutes, c'est là un mauvais tour qui n'a plus de nom lorsqu'il s'agit d'un trône. Aussi, est-il permis de penser qu'il y a quelque traité secret, quelque contre-lettre en vertu de laquelle il peut se faire que le nouvel empire ne soit point démoli aussi promptement qu'on paraît le croire aux Etats-Unis.

Ce triomphe de la Maison-Blanche, (car la correspondance, qui vient d'être publiée, en a au moins toutes les apparences), ce triomphe vient à point à M. Johnson et à M. Seward. Leur position, vis-à-vis du Congrès, est de plus en plus difficile ; un double veto sur le bill des affranchis et sur celui des droits civils a rencontré, dans les Chambres, une persistance et une opiniâtreté égales à celles du Président. M. Sumner, le chef si énergique du parti négrophile, est le chef véritable du Congrès, et il y a, comme le disait spirituellement un journal américain, deux présidents comme au temps de la sécession. Andrew Johnson, qui ne s'y attendait guères, a remplacé Jefferson Davis, et Charles Sumner est le véritable successeur d'Abraham Lincoln. Le nouveau président du Sud, après avoir fait élargir M. Clay, serait, assure-t-on, très-disposé à mettre en liberté son prédécesseur, Jefferson Davis lui-même. Mais le président du Nord, M. Sumner, ne l'entend pas ainsi et il fait faire, devant le comité judiciaire, une sorte de procès à M. Davis ; procès qui vaudra, sans doute, tous ceux qui ont été faits par des tribunaux politiques.

Le succès des négociations avec la France sur la question mexicaine est donc une brillante compensation à tous ces ennuis, tandis que, d'un autre côté, l'épisode assez embarrassant du *fénianisme* paraît aussi toucher à sa fin. Les expéditions projetées contre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse semblent être un effort désespéré pour tenir en haleine l'enthousiasme des fidèles et faire affluer les billets de banque dans l'officine révolutionnaire de New-York ; le Général Meade, dont la réputation de fermeté et de modération est bien connue, a été chargé de surveiller et d'arrêter toute tentative sur les frontières des colonies, et, pour couronner